

Pas de dégel pour le traumatisme : le premier roman de Lize Spit

Het smelt (Ça fond), le titre du premier roman de Lize Spit (° 1988), résume bien l'intrigue du livre: la fonte du bloc de glace qu'Eva, 27 ans, transporte dans le coffre de sa voiture en retournant pour la première fois depuis des années dans son village natal de Bovenmeer. Nous sommes le 30 décembre, l'hiver vient de commencer. «Il faisait moins froid à Bruxelles qu'ici», remarque Eva en arrivant. Mais il ne fait pas assez froid à Bovenmeer pour empêcher la fonte du bloc.

Donc, il fond. Mais pourquoi Eva a-t-elle emporté un bloc de glace au rassemblement organisé en mémoire de Jan, qui aurait eu trente ans l'avant-dernier jour de l'année? Que se passera-t-il quand la glace aura fondu? Qu'est-ce qui, au contraire, ne fond pas? En Flandre, *Het smelt* a immédiatement connu un énorme succès. Et si l'accueil a été un peu plus réservé aux Pays-Bas, les éloges n'y furent pas moindres. Au bout de cinq mois, la maison d'édition *Das Mag* a pu faire imprimer un autocollant doré portant la mention «Déjà plus de 60 000 exemplaires vendus».

L'engouement pour ce roman est bien compréhensible. Il n'y a pas que son titre, dans toute sa simplicité et sa richesse de sens, qui soit particulièrement fort. L'auteur soulève les questions mentionnées ci-dessus dès les premiers chapitres, puis tient ses lecteurs fermement en haleine pendant près de 500 pages avant de leur donner toutes les réponses. D'une assurance digne des écrivains les plus aguerris, elle révèle ses secrets avec une lenteur pesante - au rythme d'un bloc de glace qui fond, cette métaphore allant en l'occurrence de soi.

Le roman présente trois strates que Spit alterne avec une régularité constante. Dans les brefs chapitres initiaux, Eva décrit les événements du 30 décembre. Elle quitte

Bruxelles tôt, visite la maison de ses parents, mais prend immédiatement la fuite quand elle pense qu'il y a finalement quelqu'un à la maison. Elle se rend à la fête organisée par Pim à l'occasion de l'anniversaire posthume de son frère Jan et de l'inauguration de la nouvelle laiterie automatisée. Mais elle ne rentre pas, elle se cache dans une étable à l'écart. Avec son bloc de glace.

Vient ensuite un retour en arrière à l'été 2002, l'été crucial lors duquel le drame de la jeunesse d'Eva s'est produit. Elle jouait tous les jours avec Pim et Laurens, comme elle l'avait toujours fait depuis qu'ils avaient cinq ans et formaient à trois une classe «ajoutée», constituée de trois pupitres au fond de la salle. Le village de Bovenmeer était tout bêtement trop petit pour avoir une classe à part entière pour leur tranche d'âge. Et les parents d'Eva manquaient de personnalité pour protester contre le regroupement de leur fille et de deux garçons.

Viennent enfin les autres souvenirs de jeunesse d'Eva. Le flirt maladroit de son père avec le suicide. La fuite de sa mère dans l'alcool. Le grand frère Jolan qui se coupe de ses parents dysfonctionnels en s'intéressant profondément à la nature. Et surtout Tesje, dont les névroses deviennent de plus en plus obsessionnelles,

donc dangereuses. Ce sont indéniablement les souvenirs douloureux qui prévalent.

Ce que le roman a de remarquable, c'est que, aussi direct que soit le langage, le lecteur doit faire preuve de vigilance pour comprendre à temps où l'auteur veut en venir. À chacune des petites révélations qui apprennent peu à peu au lecteur ce qui se passe dans le présent et les événements du passé, Lize Spit parvient, au moyen d'un saut en avant bien construit et convaincant, à tisser sa thématique, son intrigue et la psychologie de sa protagoniste en un ensemble cohérent. C'est à ce niveau, précisément, que toute sa maturité de romancière se révèle au lecteur.

Ainsi, ce n'est pas un hasard si la première chose que l'on apprend d'Eva est sa sexualité distordue. À Bruxelles, où elle mène une vie solitaire et ratée, elle couche avec son voisin de la façon la plus distante imaginable, uniquement parce que *lui* en a envie. L'intrigue tourne autour de la cause de cette sexualité tourmentée. Tout remonte à l'été 2002, quand la relation naturelle existant entre Eva, Pim et Laurens, qui ont alors treize ans, implose avec l'éclosion de leurs désirs charnels. Les garçons mêlent Eva, déstabilisée, à leur jeu sexuel d'adolescents qui dégénère terriblement.



Eva explique pourquoi elle était condamnée à fréquenter Pim et Laurens. «Les filles ne m'acceptaient pas très facilement. Je devais toujours leur prouver d'abord que je voulais faire partie du groupe. Elles formaient un mur, me demandaient un mot de passe variable que je ne pouvais jamais deviner, me posaient une question ou une énigme compliquée, et même si j'arrivais à y répondre et que j'avais le droit de jouer avec elles au jeu du mouchoir ou au salon de coiffure pendant les deux dernières minutes de la récréation, je leur étais redevable de la faveur».

En quoi consiste donc le jeu sexuel? Précisément en une énigme, posée cette fois à toutes les autres filles. Eva devait inventer l'énigme et les garçons ne voulaient pas la connaître pour ne pas influencer les filles, qui étaient attirées par une récompense de 200 euros. À chaque réponse fautive, elles devaient enlever un vêtement, jusqu'à se retrouver nues devant Pim et Laurens - ou presque nues, si elles abandonnaient avant. Ensuite, les garçons attribuaient une cote à la fille, comme ils le faisaient depuis des années.

Quelle est cette énigme? Nous l'apprenons deux cents pages plus tard. Elle est liée au bloc de glace qu'Eva traîne avec elle toute la journée. «Un homme est trouvé dans une chambre, pendu, une corde autour du cou, au-dessus d'une flaque d'eau, mort. Rien d'autre dans cette chambre que lui, la corde et l'eau. Pas de fenêtres, pas de meubles. (...) Que s'est-il passé? Comment exactement l'homme est-il décédé?»

La structure aussi subtile que limpide de *Het smelt* est indubitablement son principal point fort, celui qui entraîne le lecteur irrévocablement de page en page, ce qui est d'autant plus remarquable que le roman compte en réalité trop de lignes narratives. La sexualité distordue, produit de l'environnement favorisant qu'est toujours un village oppressant, et la vengeance froide d'Eva devenue adulte - parce que son traumatisme, lui, ne fond pas - auraient pu être la recette d'un roman qui accède au statut de classique. Mais Spit commet une erreur caractéristique de débutante en voulant

trop raconter. Pourquoi s'attarde-t-elle tant sur la famille dont provient Eva? Pourquoi le lent naufrage de Tesje prend-il une telle place? Les «autres souvenirs» freinent la progression de l'histoire. À part le suicide de Jan, victime de harcèlement, qui est aussi dévoilé lentement, les souvenirs de jeunesse ne forment jamais une intrigue secondaire pertinente. D'autre part, la prose de Spit n'est pas assez pétillante pour que les passages sans grande importance vous accrochent tout de même. Dans un livre d'une telle ampleur, on aspire de temps à autre à une formulation ayant la force d'un aphorisme, une formulation que l'on puisse retenir et citer.

Soyons cependant justes: il ne faut peut-être pas attendre trop d'un premier roman, et celui de Lize Spit est en tout état de cause remarquable et captivant.

Maarten Dessing (Tr. Th. Lecloux)

LIZE SPIT, *Het smelt* (Ça fond), Das Mag, Amsterdam, 2016, 480 p. (ISBN 978 90 824106 1 7).

Les éditions Actes Sud d'Arles préparent une traduction française de *Het smelt*. Elle sera signée Emmanuelle Tardif.

Voir le présent numéro, pp. 18-21.